

Contre la solidification des identités : Faire vivre les diverses diversités francophones

Fred Dervin
Docteur en Sciences du langage
Université de Turku, Finlande



Synergies Monde n° 5 - 2008 pp. 95-104

Résumé : *Cette contribution tente de déconstruire la notion d'identités francophones à partir d'une approche herméneutique et postmoderne du soi et de l'autre. Elle passe en revue les différents contextes d'utilisation du français, de mises en scène et de refus d'identités et propose que la définition des identités francophones ne devrait pas se limiter à des actes de solidification réductionnistes (Bauman, 2000) et à certaines ères géographiques. L'article s'achève sur des ouvertures pour faire vivre la multiplicité et la variété des identités francophones dans nos mondes contemporains.*

Mots-clés : *liquide, solidification, langue française, hybridité, identités*

Summary : *This paper is an attempt to deconstruct the concept of francophone identities through a hermeneutical and postmodern approach of the self and the other. A review of various contexts of use of the French language, but also of the refusal and acting out of francophone identities is presented. I suggest that a definition of francophone identities shouldn't be limited to solid descriptions and to a few so-called French-speaking countries. The paper ends on proposals which could allow many and varied francophone identities to "live".*

Key words : *liquid, solidification, French language, hybridity, identities*

Or, depuis assez longtemps, savants, politiques, journalistes, régionalistes, finalement tout le monde, utilisent jusqu'à la nausée le terme identité sans y voir d'abord cette pure erreur de logique dont la dérive aboutit à une faute pire.

Michel Serres, 2006 : 176.

Introduction

Le concept d'identité est l'un des plus travaillés dans les mondes de la recherche : en sciences sociales, linguistique, littérature, philosophie, biologie, etc. mais aussi dans les médias et les discours au quotidien. D'après Stuart Hall (1996), on connaît d'ailleurs actuellement une véritable explosion discursive autour du concept. Son omniprésence explicite ou dissimulée s'expliquerait par la double dialectique de la régularité et de la contingence qu'éprouvent les individus

contemporains face aux phénomènes de globalisation. Néanmoins, comme le dit Michel Serres en exergue, le recours au terme est souvent réducteur car il est utilisé tel un slogan, sans être vraiment théorisé ou discuté.

A une époque où les repères identitaires ne peuvent que se multiplier et se métisser - car l'identité se crée dans la rencontre avec d'autres, qui sont de plus en plus nombreux -, le besoin de solidification du soi et de l'autre (Bauman, 2000) pour faire face à la complexité cognitive engendrée par ces rencontres plurielles et multiformes est de plus en plus présent chez les individus contemporains. Les questionnements, les revendications identitaires et les définitions du soi et de l'autre afférentes conduisent habituellement à un « Fantasme de l'Unicité » (la réduction de l'identité d'un individu à de simples appartenances groupales ou « communautaires » ethniques, culturelles, nationales... Maffesoli, 1988), qui écarte le fait primordial que l'identité est en fait un processus, une co-construction qui passe par la présence minimale de deux interlocuteurs complexes dans leur individualité. Ce fantasme a pour conséquence l'imposition d'identités, voire d'identités prisons (Abdallah-Pretceille, 2006), qui même si elle est parfois bénéfique (pour obtenir des faveurs ou se rassurer), est périlleuse pour celui qui doit la subir.

Le terme *identité* est présent au pluriel, dans le titre du XI^e colloque mondial de la FIPF, *faire vivre les identités francophones*, et mène à de multiples interrogations. Cet article propose de saisir ce que pourraient être ces « identités francophones » (nous proposerons qu'elles sont en devenir) ainsi que des ouvertures pour les *faire vivre* dans leurs *diverses diversités*.

Première étape : compréhensions de l'identité

C'est autrui, qui, dans sa totale diversité et singularité, sous toutes ses formes, s'impose à nous. (...) Ainsi, la connaissance hors contexte, hors relation, hors communication avec autrui, ne facilite pas la rencontre. (...) L'identité de chacun ne peut plus être définie sans lui, en dehors de lui, mais avec lui.

Abdallah-Pretceille, 2003 : 146.

Tout d'abord, si l'on croit à une identité solide (Bauman, 2000), fixe et régulière, qui ne change pas, alors le titre du colloque est tout à fait justifié. Faire vivre les identités francophones, ce serait aider ceux qui ont une identité, qui pourrait être décrite de façon objective, à la vivre pleinement, à se défendre face à d'autres identités qui peuvent la menacer. Cette interprétation de l'identité est souvent partagée par certaines institutions officielles qui insistent sur le besoin de défense de la diversité culturelle (comment ne pas être d'accord ?) en référence à ce qui semble être des cultures et des identités solides, liées à des espaces géographiques bien délimités (e.g. « les pays francophones »). Ces identités francophones sont également décrites dans certains dictionnaires et manuels de langue (FLE, FLS...), qui les présentent, en opérant un passage en revue de différents pays et de leurs cultures nationales - les deux termes étant souvent synonymes pour les auteurs. Inutile de dire que ces panoramas ne peuvent qu'être solides, car des choix doivent s'opérer pour désigner des éléments représentatifs de ces pays et des identités afférentes, qui ne

peuvent échapper à la subjectivité des concepteurs et aux « vox populi » qui les accompagnent.

Une deuxième interprétation de l'identité, inspirée par une approche herméneutique mais aussi postmoderne¹ des rencontres, la conçoit plutôt comme un élément liquide, flexible, mouvant, qui n'existe que pour celui qui l'analyse ou tente de la décrire. Dans cette approche, l'individu s'interroge davantage sur "que devenons-nous ?" (car les multiples interlocuteurs (présents ou non dans les actes interlocutoires) avec lesquels il traite influencent la création de son identité) que sur la question "que suis-je ?", question qui limite l'individu à une seule et même identité et qui donne l'impression qu'il en est lui-même responsable. La problématique du devenir de l'identité suggère que continuer à se servir du concept même d'identité (qui vient du latin *idem*, le même) pour décrire le mouvant est en fait un oxymoron (Cooper & Brubaker, 2000). Ainsi faire vivre, même au pluriel, des identités, cela serait un peu paradoxal. En soi, comme toutes les autres identités, l'identité francophone n'existe pas car elle se co-construit : entre autres, dans la présence de deux *Mêmes* qui se reconnaissent dans celle-ci ou bien dans la présence de deux autres, qui en opposant qui ils sont, mettent en scène des identités parfois antagonistes. Autre réaction possible face au titre du colloque : c'est celle de l'impression tautologique. En effet, accoler le syntagme verbal *faire vivre* au substantif *identité*, si cette dernière est comprise comme fluctuante et liquide, c'est répéter en fait deux fois la même notion, car s'identifier, c'est vivre.

La première approche décrite plus haut paraît donc relativement erronée. En effet, vouloir faire vivre des identités stables peut conduire à se renfermer sur soi, à se limiter et surtout à tenter de trouver des "autres" solides pour se définir. C'est là où naissent les débordements et blocages identitaires (xénophobie, préjugés mais aussi xénophilie extrême...). Afin de faire vivre les identités francophones, il est donc nécessaire d'envisager les *diverses diversités* d'identifications (et non des identités fixes - le suffixe - ation traduit des processus) qu'elles recouvrent. Nous proposons donc de passer en revue certaines de ces identifications dans ce qui suit.

Qui devient francophone ?

Socrate - Je m'en vais t'exposer une théorie qui ne manque pas d'intérêt : c'est, dit-on, qu'il n'y a rien qui soit individuellement lui-même et en lui-même; rien non plus que tu puisses désigner à bon droit, pas davantage qualifier d'aucune façon que ce soit; que, au contraire, si tu attribues la qualité de grand à un objet, c'est, aussi bien, petit qu'il apparaîtra, et léger si tu le qualifies de lourd; et ainsi de tout sans exception, attendu qu'il n'y a pas d'existence individuelle, pas d'existence, ni d'un être, ni d'une qualification quelconque de cet être; mais c'est de la translation, du mouvement, du mélange réciproque, que résulte tout ce dont nous disons qu'il 'est'; ce qui est une désignation incorrecte, car rien n'« est » jamais, mais « devient » toujours.

Platon, *Théétète*. 152 d, e.

Le recours au verbe *devenir* dans le titre de cette section est inspiré directement de la citation de Socrate, tirée du *Théétète* de Platon. En effet, comme nous allons le voir, avoir une identité francophone, ce n'est pas comme posséder

une identité nationale, symbolisée par l'« être » de la carte d'identité, mais c'est traverser une multiplicité de contextes francophones en devenir. Partons d'abord de la langue, le français. Si l'on considère le français par le biais des quatre compétences orales et écrites (productions orale et écrite, réceptions orale et écrite) qui le composent, les cas de figure d'utilisation du français (et donc d'identifications francophones potentielles) sont les suivants :

- le français langue maternelle (qui ne se limite pas forcément à une seule langue, car le locuteur du français « natif » peut être né dans une famille bilingue voire plurilingue ; il peut également pratiquer d'autres langues)
- le français langue d'adoption (ou l'étranger naturalisé ou pas qui vit dans cette langue depuis des années sans recourir à sa langue maternelle)
- le français langue seconde (dans les cas où le français est une langue pratiquée au quotidien ou bien il est une langue d'éducation ; cas également des immigrés dans les pays officiellement francophones)
- le français langue étrangère (français appris dans une classe de langue dans un pays non francophone avec un enseignant natif/non-natif ; rappelons que tout « apprenant du FLE » est en fait également un locuteur-utilisateur du français car il l'utilise pour co-agir en classe ou via les nouvelles technologies)
- le français lingua franca (cas du français parlé en classe ou bien dans des contextes sociaux où le recours au français se fait entre non-natifs de cette langue ; on peut considérer que le FLF est le type de français le plus parlé dans le monde entier car il touche le plus grand nombre de locuteurs du français - dans le cadre du FLE par exemple le français lingua franca est souvent utilisé entre apprenants-utilisateurs et avec les enseignants).

On peut également s'exprimer en français (à l'oral comme à l'écrit) et passer momentanément par d'autres langues avec son interlocuteur. On pense ici aux cas de *code-switching* et de *code-mixing*, qui sont des phénomènes tout à fait courants et contextuels (mais que l'on rejette malheureusement souvent en classe de langue car ils ne sont pas « naturels », selon une certaine doxa). On se rappellera également qu'un individu peut posséder uniquement une partie des compétences écrites et orales en français décrites plus haut et par exemple, être capable de le lire mais pas de l'écrire (cf. les travaux sur l'intercompréhension).

Au sein de ces français, il y a bien sûr des diversités de formes, chez les natifs comme chez les non-natifs, qu'elles soient syntaxiques, lexicales, morphologiques, pragmatiques, etc. Ces français peuvent contenir des « fautes », des néologismes, des jeux langagiers, etc. Ainsi, dans l'interaction courante avec un autre, des mots se créent, des formes s'acceptent, des *code-switching* et *mixing* ont lieu, etc. En outre, on retiendra les différences dans *les registres* (langue standard, langage familier, jargon spécifique, connaissance de formes anciennes du français, etc.), *les niveaux de langue* (hyper-/hypocorrection), *les dialectes*, *les régionalismes*, *les intonations*, *les prononciations*, etc. (Dervin & Mutta, 2007). L'ensemble de ces phénomènes peuvent conduire à des créations identitaires, qui sont soit imposées (telle formule n'est pas acceptable donc conduit à une évaluation/identité négative) soit inventées, acceptées et mises en scène (formes langagières partagées uniquement par deux locuteurs et qui

leur permettent de s'identifier l'un à l'autre) (cf. l'ouvrage de N. Pepin, 2007 dans lequel il montre comment des Français établis en Suisse « jouent » avec les accents et les formes langagières pour dire qui ils sont).

Les interlocuteurs jouent donc un rôle essentiel dans la création des identités francophones à partir des langues. Que l'on parle avec :

- un “natif”,
- un “non-natif”,
- soi-même (phénomènes de *self-talk* de Goffman 1978 par exemple),
- un autre qui s'exprime lui-même dans une autre langue, n'étant pas à l'aise pour s'exprimer ou lire en français ou vice versa.

Le lieu n'est pas non plus à ignorer car il intervient dans cette co-construction et constitution d'identités francophones. On peut ainsi parler français au quotidien, dans son propre pays ou à l'étranger, de façon sporadique (selon l'ère géographique ou l'accès ou non aux nouvelles technologies de type Skype), en famille, au travail, dans la rue, etc. Selon le lieu, l'identité francophone revêtue ou bien co-construite pourra varier : dans certains cas, elle n'aura aucune importance alors que dans d'autres, elle sera mise en avant et accentuée par l'un ou l'ensemble des interlocuteurs.

On peut également parler français :

- dans un pays officiellement francophone (ce qui ne veut pas dire que l'on ne pourra pas y pratiquer d'autres langues),
- dans un pays où le français n'est pas une langue officielle mais où elle est largement parlée,
- dans un pays où il y a peu d'accès voire pas du tout au français mais où une entrée dans la langue est possible (avec un interlocuteur ou un petit groupe de locuteurs du français),
- par le biais de la « tapisserie digitale » qui nous entoure (accès Internet par un Wifi omniprésent, en synchrone (chat)/asynchrone (forum), avec des interlocuteurs connus/inconnus - cas des podcasts qui peuvent être écoutés et commentés par tout le monde...).

Face à cette complexité de contextes, d'enjeux et d'acteurs, décrire des identifications francophones n'est donc pas un exercice aisé - le recensement de quelques identités fixes n'aidant pas véritablement à le faire.

Passons à présent au niveau de la “culture”. Une dichotomie classique dans la compréhension de ce concept s'opère souvent entre la culture avec un grand C (arts, littérature, géographie, histoire, etc.) et la culture avec un petit c (vie quotidienne, habitudes, opinions...) (Halverson, 1985). Si l'on s'intéresse d'abord à cette dernière conception, on se rend compte que se risquer à éclairer les identités francophones à partir de celle-ci est utopique car parmi tous les francophones du monde qu'ils soient natifs ou pas, les modes de penser, de faire, de vivre, ne peuvent que se différencier amplement. Tenter donc de généraliser ces modes ne peut que guider vers des “grammaires culturelles” vaines et hasardeuses car elles peuvent vite se transformer en stéréotype et

préjugé (on pense par exemple ici au stéréotype sur le retard souvent associé aux Français, qui, d'après certaines francophones non français les touche de temps à autre). Il nous semble qu'il n'y ait pas besoin de faire vivre les identités francophones à travers cette interprétation de la culture car celles-ci existent sans avoir besoin d'être légitimées. Quant à l'autre culture (les arts, etc.), celle-ci pose également problème, car, même si l'on a souvent l'impression qu'elle est unique, nationale, etc., il est bon de rappeler que cette culture se veut largement métissée et qu'elle ne peut être qu'influencée par les autres Cultures, avec lesquelles elle partage. On se rappellera par exemple que dans notre histoire, l'hybridité et les mélanges ont été des « normes » dans les créations culturelles (on se référera ici par exemple à la Renaissance). Donc vouloir faire vivre les identités francophones à travers une culture C « pure », à protéger, ce serait réduire ces identités à des frontières souvent imaginées.

Se pose pour finir la question des liens entre productions culturelles et langue. En effet, pour certains arts tels que la musique ou la peinture, qui n'ont pas de liens directs avec la langue (même si on peut considérer que la musique ou les images sont un langage), leur popularité dans des pays dits francophones ou auprès de francophones (selon la pluralité des listes établies plus haut) peut avoir un impact sur leurs identités par l'intertextualité que ces arts peuvent engendrer et l'influence sur ce qui est dit et ressenti par les francophones. Enfin, les œuvres traduites d'autres langues ne peuvent pas avoir un impact sur les identifications francophones - et cela vaut également pour le septième art, qui n'est pas/ne peut pas, comme le veut la doxa, être réduit à un certain type de cinéma américain! Refouler ces influences, c'est « étouffer » certaines caractéristiques des identifications francophones.

Identités francophones mises en scène

Le panorama effectué jusqu'ici ne serait pas complet si l'on ne prenait pas en compte les cas de mises en scène des identités francophones. On retiendra pour commencer tous les cas d'identités francophones déguisées, qui ne peuvent bien sûr pas être toutes identifiées (chaque individu étant libre de s'identifier comme il veut dans tous les contextes larges de rencontres qu'il traverse). Commençons par les francophones qui refusent eux-mêmes leurs identités francophones. De nombreuses explications se cachent derrière un besoin ressenti par certains de nier/refouler ces identités ou de les travestir, et nous sommes d'avis qu'il ne faut pas juger ces actions (on ne sait jamais ce qui pousse un individu à le faire: traumatisme, besoin d'exotisme, besoin d'être/de jouer l'autre, etc. ou bien simplement joie d'être qui on est à un moment X et cela dans n'importe quelle langue). Il existe aussi des francophones qui vivent dans un pays où ils n'ont ni l'occasion ni le besoin de vivre leurs identités francophones. A l'encontre d'une idée qui circule largement, on peut vivre sa vie dans une langue autre que maternelle et cela de façon positive (même dans des langues dites véhiculaires, qui sont une réalité pour un grand nombre d'individus qui, soit en famille, soit entre amis, partagent une *lingua franca*). On entend souvent également dire qu'il y a certaines idées, certaines émotions qu'on ne peut pas exprimer dans une langue autre que maternelle. Ceci est bien sûr un mythe qu'il faut combattre car on ne peut pas toujours tout exprimer dans sa propre langue !

Dans nos recherches sur des étudiants français en mobilité en Finlande (Dervin 2008), nous avons noté une négation de leurs identités francophones à l'étranger. Ceci se traduit par le *refus du Même* (refus de rencontrer des Français ou des francophones) et de pratiquer le français. La justification est souvent identique chez ces étudiants : à l'étranger, il faut pratiquer d'autres langues et rencontrer des individus d'autre pays pour profiter de leurs diversités et tirer une « interculturalité » de ces rencontres. Tous ces objectifs sont bien sûr nobles et justifiés, il nous semble néanmoins qu'il y ait des malentendus dans ces arguments. D'abord, le *Même* n'est qu'un imaginaire imaginé. En effet, tous les francophones ne partagent pas les mêmes habitudes, les mêmes visions du monde, les mêmes caractéristiques langagières, etc. En conséquence, refuser sa présence sous prétexte qu'il ne soit pas assez divers est une illusion et une tromperie. D'autre part, rien n'empêche de pratiquer une autre langue (même l'anglais) avec ce *Même*. Dans une étude récente (Dervin, à paraître), nous avons pu identifier un discours relativement négatif sur la pratique des *lingua francas* avec des personnes qui parlent la même langue. Ce discours est basé sur l'argument du "non-naturel", qui est essentialiste et dangereux. En effet, il vaut mieux faire vivre ses identifications francophones à travers une autre langue, même avec des locuteurs de cette même langue, que de les éviter sous prétexte que le *Même* est semblable et/ou "borné, chauvin et nul en langues" (extrait de notre corpus d'étudiants français en Finlande).

Autre cas de refus : celui de la honte ressentie par certains francophones (natifs comme non natifs à nouveau - mais c'est un phénomène observé souvent chez les natifs) face à leurs identités et qui se masquent derrière d'autres identités. Cette honte est liée aux nombreux stéréotypes qui circulent sur les francophones (mais surtout sur les Français que l'on amalgame aux autres) : incompetence dans les autres langues, chauvinisme, sexisme, xénophobie latente, discours guerriers face à l'anglais, haine des Etats-Unis, etc. On mentionnera ici simplement l'ouvrage hypermédiatisé dans le monde entier de Pierre-Louis Colin "Guide des jolies femmes de Paris" (2008) pour lequel la BBC écrit par exemple qu'il démontre que "regarder les jolies femmes est une partie essentielle de la vie culturelle en France". Que ce soit une certaine réalité ou pas, là n'est pas la question, toutefois, ce qui dérange dans ce discours, c'est que cela correspond à une certaine image de la France, que l'on devrait certainement combattre davantage car cela a des répercussions sur les identités francophones. Certains francophones qui vivent à l'étranger ou qui sont en contact régulier avec des étrangers sont fatigués d'être "reconnus" par des stéréotypes et représentations qui sont parfois positifs et négatifs (par exemple pour le retard, nous avons entendu de la bouche d'une Finlandaise "ah vous les Français vous êtes toujours en retard, c'est génial, en Finlande on est plus efficaces") avant d'avoir été introduits véritablement dans leur propre individualité et donc à travers leurs *diversités francophones*.

Pour finir, on soulignera le cas de ceux qui se réfugient derrière une identité francophone figée, que ce soit un natif qui "grossit" ses traits culturels ou géographiques à l'étranger (« nous les Belges, on est comme cela » ; « nous les Latins, on a le sang chaud ») ou un non-natif qui adopte tel style de vie ou tel opinion stéréotypés pour ressembler à un « vrai » francophone et se différencier de ses *Mêmes*. Nous donnerons ici l'exemple d'une étudiante francophile « à

outrance », que nous avons rencontrée un jour dans une gare ferroviaire en Finlande, et qui a exprimé sa préférence pour les cultures francophones, où, d'après elle, les gens sourient et sont chaleureux alors que les Finlandais sont guère agréables - elle prenait l'exemple du contexte où nous nous trouvions pour justifier, une gare où les gens attendaient un train en retard...

Conclusions : faire vivre des identifications francophones

Face aux complexités décrites dans cette contribution, deux positions pourraient être alors adoptées pour *faire vivre les identités francophones* et stimuler la multiplicité et la complexité des identités francophones « liquides » (Bauman, 2000), comme nous les avons décrites plus haut. D'une part, on peut décider de ne rien faire, car si les identités francophones ne peuvent être que plurielles, alors elles vivent déjà. D'autre part, on pourra se concentrer sur les suggestions suivantes si l'on souhaite qu'elles soient davantage présentes ou co-construites dans nos mondes contemporains - le problème étant toujours de ne pas tomber dans le « solide »... :

- Il y a d'abord un certain nombre de malentendus en termes d'identité, culture et langue (devrions-nous même dire de *canulars*?) qu'il faut combattre. Le premier, c'est celui répété, voire réitéré, par certains discours anti-anglais, qui contribue à solidifier et à endommager les identités francophones². Ces discours ont souvent recours aux métaphores du cœur et de l'esprit, de l'argument du bon goût pour célébrer le français alors qu'ils réduisent « la [pseudo-] langue unique » (l'anglais) à une « pensée unique » (qui n'existe pas, bien sûr). Pour illustrer ce malentendu, on mentionnera un étudiant français en Finlande qui rapportait en 2007 qu'il ne comprenait pas pourquoi ses amis étrangers lui disaient souvent qu'en tant que français, il devait détester l'anglais et surtout les Etats-Unis. Il ne comprenait pas pourquoi on s'acharnait à lui imposer ce discours, qui l'agaçait. Si l'anglais « domine », ce n'est pas en le critiquant qu'on fera avancer les choses mais en agissant, voire en travaillant avec lui.

- Le plurilinguisme est l'un des chevaux de bataille précieux de la Francophonie officielle. Si l'on souhaite le mettre en place dans les classes de langues et dans les pratiques quotidiennes, il semble actuellement nécessaire de faire tomber les frontières psychologiques entre les langues et les espaces afférents. En effet, une pédagogie plurilingue ne peut se contenter de continuer à séparer les langues et les compétences. Ainsi, pourquoi ne pas faire travailler des étudiants de français avec des étudiants en allemand ou bien en finnois afin de dynamiser les publics apprenants-utilisateurs... (même s'ils auront sans aucun doute recours un peu à l'anglais³ ou à leur langue maternelle pour interagir) ? Il faudrait aussi être davantage prêt à accepter les *code-switching* et *code-mixing* dans les interactions et surtout à s'éloigner davantage du modèle unique d'un natif imaginaire/imaginé du français mais aussi des « cultures francophones » (en général français) car il n'y a que DES natifs aussi différents que les identités qu'ils co-construisent avec ceux qu'ils rencontrent. Il ne s'agirait en rien bien sûr de chasser les natifs...

- En liaison avec ce qui précède, le français dit *lingua franca* (FLF) pourrait être une autre ouverture intéressante pour continuer à faire vivre et à développer des identifications francophones dans leurs *diverses diversités*. Nos étudiants ont souvent tendance à utiliser l'anglais pour communiquer avec d'autres

jeunes lorsqu'ils voyagent. Nous savons d'ailleurs que très peu d'entre eux essaient de communiquer dans d'autres langues, car soit, ils n'osent pas soit, ils n'y pensent pas. C'est pourquoi nous proposons de travailler davantage à partir du FLF⁴, qui est en fait une réalité dans la plupart des classes de langue (il n'y a que rarement des natifs) mais aussi dans la vie quotidienne⁵, pour les habituer à utiliser le français comme langue de communication toutes les fois qu'ils le peuvent. Les nouvelles technologies peuvent d'ailleurs faciliter des rencontres en FLF par le biais de chats ou de visioconférences. L'intérêt du FLF est qu'il est plus commode, dans le cadre de l'enseignement-apprentissage, de trouver des partenaires non-natifs pour coopérer (ils partagent souvent les mêmes objectifs). On a noté également que la communication en FLF permet à certains étudiants de se libérer (peur du natif et des fautes), de partager plus facilement, de s'entraider... - même si le FLF semble être peu apprécié par certains locuteurs à nouveau à cause de malentendus du type « ce n'est pas naturel », « avec le natif on apprend plus », « le FLF est une langue sale », « le natif est un spécialiste de sa langue »... Bien entendu, des études à plus grande échelle pourraient permettre de voir les effets du FLF sur les apprenants et sur le développement et la prise de conscience potentielle de la multiplicité des identifications francophones.

Pour parodier Edouard Glissant, disons pour finir que ces suggestions pourraient permettre de contribuer à une « identité-monde »... en français.

Notes

¹ On soulignera ici que notre approche rejette un "postmodernisme" naïf, qui propose une sorte de nomadisme existentiel et identitaire de chacun, tout en omettant l'importance du pouvoir et de la hiérarchie dans les relations sociales - et donc l'incapacité de certains à s'identifier comme ils le souhaiteraient.

² Rappelons que le français a d'ailleurs longtemps joué le rôle de *lingua franca* à la place de l'anglais et qu'il a donc influencé les autres langues et « cultures », il suffit pour cela de se tourner par exemple en Europe vers la Suède où une grande partie des mots de la langue nationale viennent du français.

³ Nous renvoyons ici aux riches travaux sur l'anglais *lingua franca* de l'école de Vienne (projet VOICE), dirigée par Barbara Seidlhofer qui démontrent que l'anglais contribue également au plurilinguisme. Cf. http://www.univie.ac.at/voice/voice.php?page=team_members

⁴ Voir les comptes-rendus d'expériences effectuées entre l'Université de Turku et l'Université de Constanca en Roumanie, mais aussi avec la Hong Kong University sur le site <http://users.utu.fi/freder/>.

⁵ Cf. l'exemple de couples binationaux non-natifs qui vivent leur quotidien en français *lingua franca*, on se rappellera aussi que certains non-natifs parlent plus français au quotidien que certains natifs expatriés par exemple.

Bibliographie

Abdallah-Pretceille, M. 2003. *Former et éduquer en contexte hétérogène. Pour un humanisme du divers*. Paris : Anthropos.

- Abdallah-Preteuille, M. 2006. « La communication interculturelle : des signes d'appartenance aux symptômes d'une relation », In Dervin, F. & E. Suomela-Salmi (éds.), *Intercultural communication and éducation. Finnish perspectives*. Bern : Peter Lang. 19-33.
- Bauman, Z. 2000. *Liquid Modernity*. Cambridge : Polity Press.
- Cooper, F. & Brubaker, R. 2000. « Beyond Identity », *Theory and Society*, 29: 1-47.
- Dervin, F. à paraître. Le français lingua franca: un idéal de communication interculturelle inexploré ? *Synergies Europe* 3.
- Dervin, F. 2008. *Métamorphoses identitaires en situation de mobilité*. Turku : Presses Universitaires de Turku.
- Dervin, F. & M. Mutta 2007. « Le français, une langue qui fait de la différence ? », *LMS Lingua* 1, 57-62.
- Goffman, E. 1978. « Response cries », *Language*, 54, 4 : 787-815.
- Hall, S. 1996. «Who needs identity ? », In Hall, S & P. du Gay (éds). *Questions of Cultural Identity*. London : Sage Publications. 1-17.
- Halverson, R. J. 1985. « Culture and vocabulary acquisition: A proposal », *Foreign Language Annals*, 18(4), 327-32.
- Maffesoli, M. 1988. *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*. Paris : La Table Ronde.
- Pepin, N. 2007. *Identités fragmentées. Eléments pour une grammaire de l'identité*. Frankfurt : Peter Lang.